

Une forêt dense et sombre

Dakar 2013-2015

Jean Christophe Lanquetin

“Ever opening into a world that is messy, unpredictable and far from equilibrium, a fecund space of possibility and innovation...” Kodwo Eshun¹

Je cherche une ville. Une ville qui est là, devant nous, parmi les débris du monde, au coeur des processus de décomposition - recomposition dans lesquels nous vivons. Cette ville est active, un monde commun latent, des ‘espaces autres’² déjà, toujours, présents et qui inventent, agissent. Je cherche à en capter des visions, des fragments. Ce n’est pas l’urbain qui vient, matérialisé par des images virtuelles sur des panneaux de chantiers ou la construction massive d’immeubles et de gated communities. Cette ville là, un violent mirage idéologique, ne s’intéresse pas aux gens, à la manière dont les habitants font l’urbain, en sont l’infrastructure. Ainsi, lors de trois séjours entre la fin 2012 et aout 2015, en immersion à Ouakam, dans la banlieue de Dakar, c’est cette ville autre que je cherche. Dans cet essai photographique et textuel, je tente d’en esquisser la réalité fractale et complexe.



[I. Baobabs dans le vieux village]

2013

Premier séjour à Ouakam.

Pendant un mois je vis à Ouakam, à l’occasion d’une résidence des Scénos Urbaines³. Le quartier est alors un immense chantier autour de la statue de la Renaissance Africaine⁴, un processus de gentrification urbaine avale les

¹ Stacy Hardy, *Stealing One’s Own Corpse*, in: <http://www.ellipses.org.za/project/postcolonial-dilemma-parts-i-iii/>, by SPARCK, in Ellipses, online art journal edited by the Wits School of Arts, Johannesburg.

² En référence aux hétérotopies décrites par Foucault.

³ que nous co-réalisons avec l’Association Premier Temps et Andreyra Ouamba, chorégraphe : www.urbanscenos.org

⁴ Construite en 2010 par l’Etat sénégalais pour commémorer les indépendances africaines.

espaces non bâtis entre l'aéroport, la mer et un village traditionnel de pêcheurs Lébus construit dans ce qui fut autrefois une forêt de baobabs en bord de mer. Le village est un labyrinthe de ruelles, de passages, de places, les constructions les plus anciennes sont de petites maisons de pêcheurs en bois. Plus que le bâti, c'est l'urbanité qui est ici singulière : rues de la largeur d'un couloir, élargissements, resserrements, intrication des sphères 'publique' et 'privée'⁵. C'est aussi la manière dont les habitants, en construisant, jouent continuellement avec les textures et la surface, une manière faite d'ingéniosité et d'attention au proche [physique, humain]. Décalages, angles, volumétries, donnent ses qualités à un espace de vie commun. Une ingéniosité que l'on retrouve de par le monde⁶ à chaque fois que les gens ont la possibilité de le faire et qui signe cette *autre* manière de penser et de concevoir la ville. Ici, « Les différentes surfaces de l'environnement bâti représentent différentes histoires, calculs et manières de faire les choses »⁷ et marcher dans le vieux village de Ouakam est un moment chargé de perceptions intenses. La proximité des corps est palpable, inclusive : on ressent l'évidence des liens entre les personnes, la place du collectif [son coté oppressant aussi], la sensation vivante d'une communauté. Au détour d'une ruelle, je tombe sur un baobab, très vieux, dont le tronc massif sert en partie de clôture. Puis de nombreux autres. Ainsi la forêt dont on m'a parlé est toujours là, au milieu des habitations, dans les cours. Plus que le quartier, ce sont ces arbres qui m'arrêtent, à cause de leur âge, de la mémoire qu'ils portent. Ils sont partout et les gens vivent avec eux.



[2. Le quartier en chantier, 2013-2014]

Les nouveaux quartiers en construction encerclent le vieux village. L'aéroport de Dakar, situé à proximité va être déplacé. Une large route sillonne les collines encore à moitié vides. Je marche dans ce paysage d'herbes folles ponctué de 'châteaux forts' - des immeubles sans fenêtres -, de tas de bois et de sable, de piles de brique, de grands pans de murs noirs, blancs, gris. Une impression de ville fantôme, de Far West. Pourtant on comprend vite

⁵ Ces notions ne recoupent pas aussi nettement la séparation intérieur - extérieur qui prévaut en Europe.

⁶ Exemple récent et emblématique : la Jungle à Calais, "un des territoires urbains les plus dynamiques de France. [...], [dont l'enjeu est d'] identifier derrière le désordre apparent en quoi elle constitue un laboratoire de la ville du XXIème siècle », in *La leçon de Calais, Architectures de la Jungle*, relevé architectural, urbain et humain de la Jungle de Calais, sous la dir de Pascal Chombart de Lauwe et Cyril Hannape, Ecole d'Architecture de Paris Belleville, oct 2015. La jungle de Calais vient d'être passée au Bulldozer, remplacée par un camp de containers !

⁷ AbdouMaliq Simone, *Jakarta, Drawing the City Near*, pp. 111&112, University of Minnesota Press, 2014

que ces espaces ne sont pas juste un chantier : ils sont la ville. Les gens vivent là, de multiples aménagements plus ou moins éphémères en attestent. Ils n'errant pas dans les rues, leurs pas sont rythmés et quotidiens, leurs marches sont affairées, elles ont un but, ils sont actifs, pressés. Les charrettes à cheval et les voitures roulent vite, le marché fonctionne, des boutiques sont ouvertes. On joue au foot sur une esplanade non encore bâtie entre vieux village et nouveau quartier. Le stade est bordé de pierres, impeccable, au milieu de cette étendue de végétation basse et de détritius. Les hommes, les chevaux, les chèvres semblent s'y perdre. J'y passe et repasse chaque jour [j'habite juste à coté], je m'assieds sur une grosse pierre ronde ou sillonne les rues entre les lignes de fondations et les grands blocs bâtis abstraits et vides, déjà carrelés et habités par endroits. Dans cette ville fantôme, en fait si vivante, les constructions semblent posées sur le sable. Elles ont la précarité d'une cabane, d'un empilement fragile, gris et rugueux, de béton et de briques. Des branches noueuses, elles mêmes calées sur des briques supportent les constructions le temps que le béton prenne, que les ouvriers reviennent, que la végétation pousse dans les appartements laissés à ciel ouvert. Quelques semaines après mon premier séjour, un immeuble s'effondre et tue. Trop de sable dans le béton, des murs trop fins ou pas tout à fait droits.



[3. Gestes, pas, nature, 2013-2014]

Les signes écrits, les dessins, les agencements, éphémères ou durables, les traces de gestes sont partout tangibles, qu'ils soient clairement visibles ou sous jacents [les joints entre les briques]. C'est aussi la présence des pierres, de la terre, des branches agencées pour faire structure ou laissées au sol, la présence d'une végétation non nettoyée. C'est enfin un rapport au ciel, ouvert. Se lit ainsi un paysage humain en mutation, où le corps est partout, où la nature est dans la ville. La main est dans les constructions, dans les signes, les enseignes, les empilements, les étals. Le pied est dans les chemins de terre, les sentiers, le sable. Ce n'est pas une célébration de l'informel, c'est un regard sur les dynamiques contenues dans cet urbain en devenir, en tant que force de création. En tant qu'espace d'inventivité, de collaboration, de conflit. En tant que ville vivante. Un état intermédiaire dont on pressent qu'il pourrait aller vers autre chose qu'une ville lisse et formatée.



[4. High class shanty town ou ville autre ? 2013-2015]

Comment alors parler de cette ville que l'on devine en train d'apparaître ? Me vient cette formule d'AbdouMalik Simone : « High class shanty town » : bidonville de luxe. Ou : ruines tout juste construites ? Les constructions inachevées esquissent une déco cheap, « moderne » de partout et nulle part. Vers l'aéroport, les villas à façade style péplum crème et ocre s'alignent à l'identique derrière de hauts murs. Ailleurs, ce sont des barres cage à poule, achevées par endroits, rouges ou jaunes, aux appartements fonctionnels à lits king size. Dans une rue de terre, une dalle est couverte de carrelage, un palmier planté, un lampadaire, quelques pots de fleurs. La voiture est garée devant, quelqu'un est au balcon à l'étage. Je cadre serré l'image d'une ville. Ce n'est pas tant le cortège des styles qui est étrange – les imaginaires de l'ailleurs et des gens façonnent les villes, c'est, en de nombreux endroits, son caractère répétitif, mécanique, industriel, planifié, quelconque. Tabula rasa. Dans la brume, la statue martiale construite par les coréens flotte, décalcomanie sans échelle, d'évidence géante, pourtant minuscule, récit standardisé d'un homme musclé tenant du bras gauche un enfant et enlaçant une femme de l'autre, tous trois tendus de tout leur corps vers une direction invisible qui est en fait la Statue de la Liberté. La ville fantôme à leurs pieds rêverait-elle d'une vie familiale et bourgeoise middle class, bricolée à partir d'imaginaires multiples, celui, rival, de l'autre côté de l'océan mais pas seulement, un imaginaire 'africain' aussi [de la famille notamment], dont tout le monde me parle mais dont je me demande quand même où il se trouve dans cette ville à la fois vivante et spectrale.



[5. Une histoire de Baobabs].

Mbaye Boubacar Diagne est un jeune artiste - activiste natif de Ouakam. Il souhaite me montrer ce que deviennent les baobabs dans les nouveaux quartiers. Sur le site de la statue de la Renaissance Africaine - dont le mur d'enceinte est orné de baobabs stylisés - nous montons voir un baobab nouveau devant lequel le président Wade a posé. La photo a fait le tour des journaux. Plus loin, en bas, à proximité de l'aéroport, nous entrons dans un chantier à l'arrêt, vaguement gardé. Un énorme cône noir trône au milieu de villas roses entourées de murs, de vague style romain, identiques, à perte de vue. Boubacar m'explique que l'on brûle les baobabs lors de cérémonies, des ndeup, car ils sont porteurs d'histoires, d'une forte charge magique - mystique. Ainsi, la forêt qui était encore là récemment, est en train de disparaître. Où vont alors dormir les fantômes manchots ? « [...] vers les huit heures, je me mets à chercher un endroit sûr où dormir. Au bout de quelques minutes, j'aperçois, tout près de là, un grand arbre avec dedans, un trou énorme, assez gros pour contenir quelqu'un. J'ignorais que dans ce trou logeait un fantôme-manchot qu'on avait expulsé de sa ville, qui n'appartient qu'aux fantômes-manchots »⁸. Nous avançons dans le chantier, d'autres baobabs, coupés cette fois, jonchent le sol. Plus bas, trois arbres sont là, ils en imposent, seuls au milieu d'une vaste plaine déjà quadrillée de rues et de boîtiers électriques. Mon intérêt pour les baobabs intéresse et interroge Boubacar et ses amis qui du coup accompagnent mes pérégrinations. Ils disent à demi mot leur désarroi devant la disparition de ces arbres. Ils disent aussi leur impuissance. Eux, leurs parents, sont partie prenante de la mutation urbaine en cours : le chantier est à l'arrêt car les terrains proches du vieux village appartiennent aux familles Lébous, qui exigent de bénéficier de leur vente. Leur pouvoir est réel, elles sont parvenues à l'interrompre face aux promoteurs immobiliers et à l'état.

Lors du festival qui clôture la résidence des Scénos Urbaines⁹, je colle trois grandes photos de baobabs prises dans le vieux village sur les murs du quartier en construction. En fait, j'aimerais coller assez de tirages sur les murs du quartier pour y réinscrire la forêt en me servant pour cela de la mémoire qu'ont les gens de l'emplacement des arbres. Car devant mes images, les gens réagissent avec une tristesse résignée. Un homme dit : 'Ici autrefois c'était une forêt dense et sombre'. J'aime cette formule car dès que l'on sort de Dakar, sur la route de St Louis par exemple, on longe des forêts de baobabs : elles ne sont ni denses, ni sombres. Dans *Le Camp de*

⁸ Amos Tutuola, *Ma vie dans la brousse des fantômes*, p. 78, Belfond, Paris 1988.

⁹ <http://jiceehell.net/2014/07/a-photo-installation-in-ouakam-urban-scenos-2013/> et <http://urbanscenos.org/>

Thiaroye, le film de Sembene Ousmane¹⁰, une scène se joue dans une forêt de baobabs, un espace magnifique, aéré. Il est surtout extrêmement puissant et chargé du fait de la taille, de la massivité des arbres ainsi que des histoires dont ils sont porteurs. C'est de cette manière que je comprends la formule 'dense et sombre'.



[6. Installation *Une forêt dense et sombre* Scénos urbaines, Dakar 2013]

Nous sommes en janvier 2013, il me semble alors que ce monde spectral et intense est la ville, pour longtemps encore.

2014

Second séjour à Ouakam.



[6. Une histoire de baobabs : dans le chantier en 2013 - brûlé en 2014 - le même lieu en 2015 - grand baobab à proximité de l'aéroport, 2013 et 2014 - nouvelle plantation, 2014]

Le chantier a redémarré, les nouveaux quartiers émergent un peu partout. Ma recherche des baobabs reprend. Certains arbres photographiés en 2013 ont disparu. Les troncs brûlés - restes d'un feu ou d'une cérémonie de ndeup - sont encore présents. Simultanément, le long des rues, on plante de nouveaux arbres. Alors pourquoi

¹⁰ Sembène Ousmane, *Le Camp de Thiaroye*, 1988.

coupe t'on les baobabs qui du fait de leur longévité, de leur âge, sont une présence d'une grande densité mémorielle et temporelle ? Pourquoi un peu partout [pas seulement à Ouakam] ce rapport amnésique au passé qui amène à faire disparaître les arbres anciens¹¹ ? Est-ce l'envie de vivre dans un monde neuf, lisse, dont on efface la mémoire ? Pourquoi pas après tout, comment ne pas avoir envie aussi de vivre dans une ville nouvelle, de se réinventer une histoire ? Est-ce cette fabrication de l'oubli propre à la logique *tabula rasa* du capitalisme qui viserait particulièrement ces arbres tant ils renvoient à des modes de vie et à un temps qu'il cherche précisément à éradiquer ? Cette dernière hypothèse me semble plausible simplement parce que d'évidence les nouveaux tracés urbains se fichent - ou choisissent sciemment de se débarrasser - de ces arbres, contrairement au vieux village, construit autour d'eux.

Je marche à nouveau dans Ouakam, dans cet entre deux urbain dont les mutations m'attirent et m'inquiètent. Mes pas sont façonnage d'espaces¹². Je suis attentif, chargé de sensations, de fictions, d'intuitions. Cela travaille autour du fait de prendre - ou non - une photo. Tout est intense : textures, détails, sons, corps, visages, présences, réactions, attention aux gens, rencontres, ne pas gêner, saluer presque constamment... C'est ainsi que se concrétise ma pensée dans cette ville à la fois fantôme et habitée, dans ces espaces dessinés, actifs, et en même temps vagues, dont je me prends à imaginer qu'ils vont rester ainsi. Cette densité d'expérience me dit que tout cela n'est pas simple et que si la violence d'une éradication est certes visible, quelque chose d'autre se passe simultanément. Mais où ? Je me méfie de cette dynamique qui consiste à apposer trop rapidement du sens sur ce que je vois, une lecture qui serait claire, une 'synthèse ready made'¹³. Je me méfie du parler sur, je veux tenter de parler près de, de parler avec. Je me méfie de la manière dont mon regard d'européen est historiquement et contextuellement construit et 'labelise' [savoir qui 'labelise' est politiquement essentiel et je ne veux plus faire partie de cette hiérarchie, d'où ces lignes qui esquissent une écriture au conditionnel]. Surtout je crois profondément que la réalité est délicate et que ce qui fait la vie des gens est de nature fractale. Ce qu'il se passe ici a aussi quelque chose d'opaque¹⁴, c'est ce dont témoignent les paroles des amis, des artistes, des personnes avec qui je vis et qui regardent mes images. Il me faut continuer à explorer, pas pour que cette opacité disparaisse - le respect des opacités mutuelles est, selon les termes de Glissant, une manière de faire exister les différences, contrairement à une transparence réductrice -, mais pour aller au delà des évidences. A quand une pensée de la ville à partir des affects ordinaires de ses habitants ?¹⁵ Que vivent les gens et où est leur désir dans tout cela ? Comment s'arrangent-ils avec la mutation radicale des paradigmes, des échelles, des repères de leur ville ? Où sont leurs espaces ? Quelles dynamiques, quels consentements et quelles résistances mettent-ils en oeuvre ? Quelle relation entre la recomposition de la surface urbaine [le bâti ici pensé comme résultante des interactions des gens] et les vies de chacun ? Je ne peux pas, par exemple, ne pas penser au fait que les gens ne sont pas forcément malheureux de cette mutation, qu'elle manifeste aussi leurs aspirations à ce qu'ils voient comme une vie meilleure. Qu'est-ce qui tient, visible ou dormant ? [Il y aurait à écrire, en particulier à Dakar, sur les politiques du corps comme espace de liberté]. Comment se manifestent les ruines, notamment coloniales¹⁶ ? Ici la notion de ruine est à comprendre comme une écologie, soit agissante, et cette logique immobilière galopante pourrait bien en être une, tangible. Bref, comment se débrouille t'on dans la brousse des fantômes ?¹⁷ Les baobabs me semblent être le symptôme de cette complexité car leur disparition est un mystère et aussi probablement une clef.

¹¹ Je pense à Paris dans ma cour où l'on a coupé l'un des plus anciens arbres du quartier de Belleville, à Kinshasa devant l'Académie des Beaux Arts lors de la réfection de l'avenue par les chinois...

¹² La référence ici est à Michel De Certeau, *L'invention du quotidien*, Folio Essais, Paris, 1990.

¹³ L'expression est de Michel Foucault, cité par Ann Laura Stoler, *ibid*.

¹⁴ Référence au film de Trinh T Minh ha, *Reassemblage*, 1983 et à Edouard Glissant, pour son concept d'opacité, in *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris 1990.

¹⁵ Kathleen Stewart, *Ordinary affects*, Duke University Press, Durham 2007.

¹⁶ Ann Laura Stoler editor, *Introduction à Imperial debris, on Ruins and Ruination*, Duke University Press, Durham 2013.

¹⁷ Référence au livre d'Amos Tutuola, *Ma vie dans la brousse des fantômes*.



[7. Ville des gens 2015]

2015.

Troisième séjour à Ouakam.

La grande esplanade et les terrains de foot ne sont plus qu'un souvenir. Partout les immeubles en cours de construction occupent l'espace. Les nouveaux quartiers prennent forme et du coup il m'apparaît qu'à proximité du vieux village de pêcheurs et de la statue - la quartier dont les terres appartiennent aux familles Lébus - la dynamique des constructions semble plutôt obéir à la volonté des habitants. Sous une certaine uniformité apparente, on le devine dans les surfaces, dans les agencements, dans les jeux d'échelles, les décalages des façades, dans les décorations [diversité des carrelages, présence de plantes], dans l'attention singulière faite à chaque pas de porte. Ici, le bâti résulte aussi d'interactions, d'arrangements, de subjectivités. Les histoires, les calculs, les goûts des uns et des autres se donnent à voir. D'une manière générale, je suis convaincu que les gens - que Simone appelle la 'majorité urbaine' en tant que force de production de l'urbain et manière d'agir de concert - savent dans quel environnement ils souhaitent vivre. Il me semble que si de l'espace est laissé à des pratiques d'auto-organisation et de construction, si ces pratiques sont accompagnées [c'est le rôle de la puissance publique], aidées, si la création d'opportunités est encouragée au lieu d'être freinée¹⁸, alors les gens peuvent naviguer, leur vitalité est réelle, ils ont la capacité d'articuler la complexité du monde, la mémoire. Ici, les immeubles récents portent quelque chose de cette singularité. Cela se lit dans une certaine organicité de l'urbain, en cela proche de l'environnement du vieux village.

Vers l'aéroport, c'est une autre histoire : l'immobilier galope. Les vastes étendues, où jusqu'ici n'émergeaient que les bornes électriques et le tracé des rues, font maintenant place à de nouveaux ensembles bâtis à des degrés divers d'avancement. Je retourne voir les deux baobabs que j'avais photographiés en 2013. Le premier a été brûlé lors d'un ndeup en 2014, le second est toujours là, maintenant entouré d'une palissade qui augure mal de son avenir. Juste à côté, un panneau de chantier annonce le projet immobilier à venir, un ensemble d'immeubles collectifs à l'architecture pour le moins sommaire. Pourquoi [la question est faussement naïve] s'obstine t'on à construire de tels immeubles alors que l'on connaît depuis longtemps la sourde violence qu'ils engendrent ? Je suis d'évidence devant ce que la logique immobilière et carcérale peut produire de pire dans sa manière de faire l'urbain. En témoigne aussi le fait que c'est le seul endroit du quartier où les gardiens m'ont clairement signifié que

¹⁸ V. AbdouMaliq Simone, *Jakarta, Drawing the city near, conclusion*, pp 261 et suiv.

je ne devais m'en aller, ce qui fait écho à des récits et des rumeurs sur la nature des transactions qui sous tendent ces projets.



[8. Une histoire de baobabs - à droite sur les photos 24 et 25, derrière une palissade, et le panneau de chantier annonçant les immeubles]

Ainsi s'avance la ville.

Je m'obstine à chercher une ville où les gens sont l'infrastructure¹⁹, une ville qui voit émerger d'autres surfaces, d'autres manières de bâtir. Je la trouve car elle surgit, partout, par bribes, dans les plis plus ou moins denses des dynamiques d'urbanisation massive. Je la devine dans les terrains vagues et les chantiers, ces espaces provisoires que je regarde comme des espaces d'improvisation, la possibilité d'un état non fixé, en permanent mouvement, une étendue où performer la ville. Des espaces autres où le geste n'est pas forcément assigné à une fonction, qui ainsi ouvrent sur des configurations inédites de l'urbain. J'esquisse ailleurs une réflexion la place de la création artistique comme manière de contribuer à la construction de tels espaces.²⁰ Je la devine enfin dans certaines parties du quartier de Ouakam, dont la dynamique de construction semble, malgré tout, portée par les habitants. C'est au moins ça, me dis-je, oscillant entre désir de déconstruction radicale et pragmatisme. En fait, ce que l'on lit à Ouakam, c'est un scénario fractal fait de choix de vie, entre consentement et résistance, tous fortement perceptibles dans un espace commun constamment intense.

Mais il faut quand même admettre que la réalité n'est pas toujours délicate et que ce qu'il se passe ici comme ailleurs est avant tout brutal. La question devient alors : comment activement ne pas subir l'invasion de telles urbanités dominantes, les destructions qu'elles engendrent sciemment ? « une éruption qui se répand sur la peau du paysage, pour l'argent »²¹. Où sont les espaces qui permettent au fragile d'exister face à ce qui est fort. Quelles ruses, quels tactiques obliques, quelles farces, quelles escroqueries, quelles astuces inventer ? Où sont le possible et l'invention ? A quelles échelles : toujours cette histoire de micro et de macro, car la si la ruse est bien là, comment agir à des échelles plus grandes ? Comment faire que la réalité du capitalisme ne vole pas la vie²² Je sais simplement qu'à ce stade, l'étude et la photographie me permettent de creuser dans les espaces urbains, dans ce que je vis, dans ce qui m'entoure, dans ma manière d'être avec les gens. Je cherche ainsi ces *Undercommons* tels que les décrivent Fred Moten et Stefano Harney²³, ces énergies collectives, ces expérimentations permanentes, toujours sous jacentes, tentatives radicales de reconfigurer ce qui existe, qui pensent ailleurs, autrement, qui sont des manières d'être ensemble.

¹⁹ La revue *Play>Urban*, dont le n°1 sort en mai 2016, publiée par le programme de recherche du même nom à la Haute Ecole des Arts du Rhin à Strasbourg, traduit trois fragments de textes de Simone. Le commissariat éditorial est assuré par Dominique Malaquais, François Duconseille et Jean Christophe Lanquetin.

²⁰ Jean Christophe Lanquetin, *Les Koppies comme concept et espace d'expérimentation d'urbanités*, *Play>Urban* n°1, HEAR Strasbourg, 2016.

²¹ Ma traduction : « Rash spread on the ruins of the landscape for cash ». Stoler, op cit, p. 26.

²² Stacy Hardy, *Stealing One's Own Corpse*, in: <http://www.ellipses.org.za/project/postcolonial-dilemma-parts-i-iii/>, by SPARCK, in *Ellipses*, online art journal edited by the Wits School of Arts, Johannesburg.

²³ Stefano Harney & Fred Moten, *The Undercommons, Fugitive Planning & Black Study*, Minor compositions, Wivenhoe, New York, Port Watson, 2013.



[9. Ville des gens, quelle échelle ? 2015]

Les dernières images de Ouakam [prises en aout 2015] ouvrent volontairement le cadre, deviennent paysage. Elles se focalisent sur ce qu'ils se passe entre les bâtiments. Je ne m'approche pas car particulièrement à Dakar les gens n'aiment pas que je les photographie. Il faut donc zoomer dedans, il faudra exposer ces images en grand : elles fourmillent de détails qui sont autant de signes de la présence de cette micro échelle, celle des pratiques quotidiennes déployées dans l'espace commun. Celles des présences des gens, de la terre, des pierres, des animaux, de l'air.

Une multiplicité extrême qui soit le contraire du chaos.

Jean Christophe Lanquetin

Post scriptum : à Marrakech en mars 2016, le long de la route de l'Ourika, au milieu des villages et des oliveraies, on construit des murs.

La même histoire commence.



[10. Route de l'Ourika, Marrakech 2016]